

Vivre la crise au quotidien: l'imaginaire de la pandémie

Viver a crise no quotidiano: o imaginário
da pandemia

Bertrand Gervais*

Université du Québec à Montréal -UQAM

*Gervais est né le 10 août 1957, à Saint-Jérôme, est un professeur, romancier, nouvelliste et essayiste québécois. Membre de la Société royale du Canada, il est, depuis 2015, le titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les arts et les littératures numériques. E-mail: gervais.bertrand@uqam.ca.

Resumé: L'auteur, à partir de ses expériences de chercheur en sémiologie et de penseur de la culture contemporaine, revient sur ses expériences avec le thème de la pandémie dans l'art. Prenant comme point de départ le film *La souche d'Andromède* (1969), il fait une déclaration personnelle sur la crise dans le monde avec le virus corona, articulant les notions de chronos et de kairos pour discuter des stratégies et des comportements des sujets face à l'imaginaire de la une nouvelle réalité qui a éclaté principalement avec la pratique de l'isolement social.

Mots-clés : pandémie dans l'art ; témoignage ; chronos ; kairos

Resumo: O autor, a partir de suas experiências como pesquisador em semiologia e como pensador da cultura contemporânea, revisita suas experiências com o tema da pandemia na arte. Tomando como ponto de partida o filme *The Andromeda Strain* (1969), ele faz um depoimento pessoal sobre a crise advinda ao mundo com o corona vírus, articulando as noções de chronos e kairos para discutir estratégias e comportamento dos sujeitos face ao imaginário da nova realidade irrompida principalmente com a prática do isolamento social.

Palavras-chave: pandemia na arte; depoimento; chronos; kairos

GERVAIS, Bertrand. *Vivre la crise au quotidien: l'imaginaire de la pandémie*. *Légua & Meia*, Brasil, n.13, v. 1, p. 211-223, 2021.

Imaginaire de la pandémie

La première fois que j'ai été confronté à une situation de pandémie potentielle, c'était au cinéma en 1971, à la sortie du film *The Andromeda Strain* (Robert Wise). En 1971, nous étions entre deux moments forts de la guerre froide; nous avons fini de nous sentir au bord d'une apocalypse nucléaire, provoquée par la tension entre l'URSS et les États-Unis et leur course aux armements; et Ronald Reagan n'avait pas encore été élu président, ce qui allait relancer pour une autre ronde la logique de dissuasion («*deterrence*», en anglais) au cœur de la rivalité entre les deux superpuissances. C'est dans ce creux, entre deux crises, entre deux spectres apocalyptiques, que le film, adapté du roman de Michael Crichton (1969), est sorti en salle.

The Andromeda Strain est un thriller sur fond de science-fiction, mais du genre qui colle à la réalité du moment. Les événements décrits se déroulent en 1971, à savoir l'année de la sortie du film. Après qu'un satellite du gouvernement américain se soit écrasé près de la petite ville de Piedmont, au Nouveau-Mexique, presque tous les habitants de la ville meurent. Une équipe militaire tente de récupérer le satellite, mais sans succès. Soupçonnant que celui-ci ait pu rapporter un organisme extraterrestre, les militaires activent le plan Wildfire. L'équipe scientifique recrutée se rend au village et découvre que le médecin de la ville a ouvert le satellite dans son bureau et que tout son sang s'est cristallisé, provoquant une mort rapide. En examinant l'engin, l'équipe découvre un microscopique organisme extraterrestre qui se voit attribuer le nom de code «Andromède». Très virulent, il tue les êtres vivants et désagrège les plastiques, ce qui rend son confinement pratiquement impossible. La menace extrême au cœur de cette intrigue est bien entendu la possibilité qu'un tel organisme, pour lequel il n'y a aucun traitement, s'échappe du laboratoire et détruise toute vie sur terre.

Je me souviens d'être sorti de la salle de cinéma extraordinairement impressionné et secoué par la possibilité qu'un tel scénario se réalise, qu'une météorite ou un satellite entrant dans l'atmosphère terrestre contienne un organisme qui, une fois libéré, commence à se répandre sans être importuné et contamine par la voie des airs tous les êtres vivants.

Or, c'est ce que nous vivons collectivement depuis le début de la pandémie, un virus, le SARS-CoV-2, a réussi à se propager sans qu'on ait de véritable prise sur lui. Il n'est pas d'origine extraterrestre (même si certains conspirationnistes soutiennent qu'il aurait pu être produit en laboratoire), mais sa nouveauté dépasse nos capacités de traitement actuelles, et nous en sommes réduits à adopter des stratégies rudimentaires pour nous protéger. «*Duck and cover!*» Cachez-vous! Distancez-vous! Fermez les frontières! Les aéroports, les restaurants, les cliniques, les services non-essentiels... Et nous apprenons à vivre peu à peu dans l'appréhension: de l'autre, que nous percevons comme un vecteur potentiel, via les aérosols générés par la toux et les éternuements; de l'air, que nous devons malgré tout respirer pour vivre; des surfaces, qui pourraient avoir été contaminées. Et plus le temps passe, plus nous acceptons des restrictions importantes, comme si nous vivions dans une dystopie dont nous avons accepté d'emblée la prémisse. La crise est devenue notre quotidien.

Dans cette dystopie, l'air que nous respirons, l'atmosphère dans lequel nous baignons sont devenus mortifères. À ce titre, Peter Sloterdijk a raison de remarquer qu'une transformation fondamentale s'est produite au début du XX^e siècle, durant la Première Guerre mondiale, quand l'usage du gaz moutarde et d'autres produits chimiques en aérosol ont transformé l'atmosphère, l'environnement, en une menace, en une arme de guerre. Respirer était devenu une faiblesse sur laquelle il était possible d'agir et qui pouvait jouer un rôle de premier plan dans le déroulement de la guerre. L'atmoterrorisme, voire l'atmoterreur étaient nés. Comme le souligne Sloterdijk, «On gardera le XX^e siècle en mémoire comme celui dont la pensée essentielle consistait à ne plus viser le corps d'un ennemi, mais son environnement. C'est la pensée fondamentale de la terreur, dans un sens plus explicite et plus contemporain,» où sont visées «outre les conditions économiques, les conditions écologiques et psychosociales de l'existence humaine». (Sloterdijk, 2005: 84)

La pandémie que nous connaissons agit aussi directement sur les conditions écologiques et psychosociales de notre existence. Le virus fortement contagieux apparaît d'ailleurs comme un proche cousin de ces armes chimiques, en reposant sur notre nécessité de respirer. Il se transmet via notre environnement immédiat: postillons,

gouttelettes, molécules en suspension dans les airs ou déposées sur des surfaces peuvent à tout moment nous infecter. L'air est devenu malsain, néfaste.

Vivre la crise au quotidien

Depuis qu'elle commencé, la pandémie nous fait vivre une crise au quotidien, car elle touche aux fondements mêmes de notre existence: l'air, la respiration, les molécules d'oxygène requises pour alimenter notre organisme. J'aimerais tout de même revenir sur le caractère quasi-oxymorique de cette expression qui décrit assez bien notre réaction au confinement: «vivre la crise au quotidien», c'est comme offrir son visage au soleil noir de la dépression. Car, pour reprendre la distinction qui avait cours en Grèce antique, le quotidien et la crise s'opposent comme le font *chronos* et *kairos*.

Chronos, c'est le temps qui passe, voire ce temps où il ne se passe rien, ce temps non organisé, mais nécessairement présent dans toute expérience de la temporalité. Le quotidien est bien l'actualisation de ce temps sans saillance. Le quotidien est ce qui revient tous les jours, ce qui est monotone et banal, ce qui n'attire pas l'attention. *Kairos*, quant à lui, est le temps de la crise, de l'évènement saillant. C'est le temps tel que nous pouvons l'appréhender, le temps où les évènements se multiplient. En termes narratifs, *kairos* est le temps de la diégèse, le temps de la représentation et du récit, le temps de l'action et de la crise qu'elle cherche à résoudre; par opposition, *chronos* est le temps de l'ellipse, ce temps qui n'est pas mis en forme, mais qui demande d'être évacué de l'esprit en raison de sa banalité pour permettre que soit rejoint le prochain temps organisé, la prochaine crise.

Le confinement que nous connaissons à la grandeur de la planète, nous force à mettre en tension ces deux temps, *chronos* et *kairos*. D'une part, il ne se passe rien, nous sommes confinés, nous n'allons plus travailler, sauf ceux qui font partie des services essentiels, nos enfants ne vont plus à l'école, notre devoir de citoyens est de nous distancer les uns des autres pour ne pas favoriser la contagion. Notre action première est l'inaction. L'immobilité, le désœuvrement. D'autre part, nous sommes en pleine crise sanitaire, la pandémie nous menace tous, les statistiques nous sont fournies chaque jour et elles font état des morts et des malades, de la propagation du virus. Les autorités nous transmettent des données et des instructions lors de points de presse. Le confinement

comme réaction à la pandémie, c'est le quotidien comme réaction à la crise, mais c'est une crise qui ne laisse pas le quotidien intact, car la peur l'a envahi.

La crise qui fragilise le quotidien a d'importants effets existentiels: elle nous touche dans notre subjectivité et notre rapport au monde. Elle fragilise aussi nos sociétés et déconstruit en partie leurs technologies avancées, enrayant les rouages de la consommation sur lesquels elles reposent. On le remarque d'emblée, elle met à mal nos infrastructures socio-médicales, que le filet social soit important ou non... Elle transforme de façon majeure l'image que nous nous faisons de nous-mêmes. Nos aînés sont en danger de mort dans les foyers où nous les logeons. La place laissée à la culture et aux lettres n'a jamais paru aussi étriquée. On paie de façon majeure l'incurie généralisée liée au néolibéralisme, modèle économique débridé depuis la chute du mur de Berlin. Trente ans plus tard, les infrastructures sont en déliquescence et l'état d'impréparation à une crise aussi prévisible qu'une pandémie liée à un virus qui aurait muté apparaît comme une négligence grave.

Pour cacher ce fait, rien de mieux évidemment que de déclarer l'état d'urgence et de partir en guerre... contre le coronavirus.

Faire la guerre au virus

La pandémie force nos experts et nos gouvernements à adopter un vocabulaire guerrier, façon à la fois de réaffirmer l'importance de la crise que nous vivons et de convaincre de la nécessité des actions entreprises, au nom de l'État et de sa loi. La logique est simple et efficace d'un point de vue rhétorique: nous sommes en guerre (les sacrifices seront importants), mais nous vaincrons (le jeu en vaudra la chandelle).

Il faut tout de même retenir qu'il n'y a de guerre qu'à des fins rhétoriques. Déclarer la guerre contre le virus, c'est comme déclarer la guerre contre la terreur. Il s'agit essentiellement d'un abus de langage, une manipulation idéologique. Souvenons-nous de ladite «*war on terror*» déclarée par George W. Bush, en réaction aux attentats du 11 septembre 2001. C'était une guerre sans front. Sans fin. Une guerre sans théâtre des opérations précis. Une guerre paradoxale aussi, car elle se conjugait au présent, mais sans présence. Et c'était surtout une guerre métaphorique. Si on peut lutter contre un pays, engager des hostilités contre une armée adverse, on ne peut le faire contre une

notion. La guerre contre la terreur, comme auparavant il y avait eu la guerre contre la drogue («*war on drug*») sont des syntagmes figés qui généralisent une action guerrière en la faisant porter non plus contre des sujets ou leurs représentants, mais contre une émotion ou une substance.

La guerre contre la Covid-19 est tout aussi métaphorique. Pourtant, cela n'empêche pas nos gouvernements et la population en général de se servir de cette métaphore pour justifier la situation actuelle, et même d'en redemander. Le 24 avril 2020, le général à la retraite Roméo Dallaire, qui commandait les forces des Nations unies lors du génocide au Rwanda, faisait paraître une lettre dans *La Presse+* intitulée «Nous sommes en guerre, parlons en termes de combattants». Il précisait sa pensée en écrivant:

L'utilisation de ce langage, comme cadre de référence pour encadrer notre expérience actuelle, peut nous aider à comprendre son urgence, son importance et les opérations essentielles. [...] Combat, bataille, lutte, guerre, menace, ennemi, c'est une question de vie ou de mort... Ces termes doivent être utilisés pour permettre aux gens de comprendre l'urgence de la situation et l'engagement essentiel dans une campagne offensive. (Dallaire, 2020)

Malgré l'immense respect que j'ai pour Roméo Dallaire, je résiste tout de même à ce que ce vocabulaire, qu'on ressort trop facilement, soit utilisé pour expliquer la situation actuelle et justifier des décisions autoritaristes. Car la guerre contre le virus en est aussi une contre l'environnement, l'atmosphère, la respiration! C'est une guerre contre notre condition humaine et contre la nature dans sa complexité même. Une telle rhétorique cache le fait que c'est contre l'incurie généralisée de nos États, qui ont privilégié depuis trop longtemps le profit au détriment du bien collectif et qui ont fait de la négligence un principe de saine gestion publique, que nous devrions nous soulever... Mais cela, on préfère se le cacher.

*

Je croyais naïvement que la grippe espagnole avait causé les dommages que l'on sait en raison de la guerre qui sévissait encore en 1918 et qui avait affaibli les états et leur économie. Tout porte à croire que notre situation en 2020 ressemble à s'y méprendre à celle de la Première Guerre mondiale en termes d'impréparation de nos États. On est tout aussi désarmé qu'il y a cent ans. Pourtant, nous ne sommes pas confrontés à un organisme extraterrestre ou à une attaque terroriste, mais à un virus. La seule différence, cette fois, c'est que la guerre, nous ne la subissons pas, nous la déclarons! Nous en adoptons le principe. C'est une guerre imaginaire, une fiction ancrée pragmatiquement qui nous permet de réinterpréter notre monde à la lumière d'un combat que nous devons poursuivre «contre un ennemi sans merci» (Dallaire, 2020). Si cette guerre est imaginaire, elle produira tout de même son lot de victimes collatérales, de véritables victimes...

29 avril 2020

Bibliographie

Crichton, Michael. 1969. *The Andromeda Strain*. États-Unis: Knopf, 350 p.

Dallaire, Roméo. 2020. «Nous sommes en guerre, parlons en termes combattants», *LaPresse+*, 24 avril 2020, en ligne [<https://www.lapresse.ca/debats/opinions/2020-04-24/nous-sommes-en-guerre-parlons-en-termes-de-combattants>], consulté le 15 juin 2020.

Sloterdijk, Peter. 2005. *Écumes: sphères III*. France: Maren Sell Éditeurs, 790 p.

Wise, Robert. 1971. *The Andromeda Strain*. États-Unis: Universal Pictures, 131 min.

VIVENDO A CRISE DIARIAMENTE: A IMAGINAÇÃO DA PANDEMIA

Bertrand Gervais

(Universidade do Quebec em Montreal – UQAM)

Gervais nasceu em 10 de agosto de 1957 em Saint-Jérôme, é professor, romancista, contista e ensaísta quebequense; é membro da Sociedade Real do Canadá, e desde 2015 é titular da Centro de Pesquisa do Canadá sobre artes e literaturas digitais.

Resumo:

O autor, a partir de suas experiências como pesquisador em semiologia e como pensador da cultura contemporânea, revisita suas experiências com o tema da pandemia na arte. Tomando como ponto de partida o filme *The Andromeda Strain* (1969), ele faz um depoimento pessoal sobre a crise advinda ao mundo com o corona vírus, articulando as noções de *chronos* e *kairos* para discutir estratégias e comportamento dos sujeitos face ao imaginário da nova realidade irrompida principalmente com a prática do isolamento social.

Imaginário da pandemia

A primeira vez que fui confrontado com uma situação pandêmica potencial foi no cinema em 1971, com o lançamento do filme *The Andromeda Strain* (Robert Wise). Em 1971, estávamos entre os pontos altos da Guerra Fria; estávamos à beira de um apocalipse nuclear, causado pela tensão entre a URSS e os Estados Unidos e sua corrida armamentista; e Ronald Reagan ainda não havia sido eleito presidente, o que iria reavivar para outra rodada a lógica de dissuasão no coração da rivalidade entre as duas superpotências. Foi neste espaço, entre duas crises, entre dois fantasmas apocalípticos, que o filme, adaptado do romance de Michael Crichton (1969), foi lançado nas salas de cinema.

A *Andromeda Strain* é um thriller contra um pano de fundo de ficção científica, mas do gênero que se agarra à realidade do momento. Os eventos descritos acontecem em 1971, ano do lançamento do filme. Após a queda de um satélite do governo americano perto da pequena cidade de Piemonte, Novo México, quase todos os habitantes da cidade morrem. Uma equipe militar tenta recuperar o satélite, mas sem sucesso. Suspeitando que possa ter trazido de volta um organismo alienígena, os militares ativam o Plano Wildfire. A equipe científica recrutada viaja para a aldeia e descobre que o médico da cidade abriu o satélite em seu consultório e que todo o seu sangue se cristalizou,

causando uma morte rápida. Ao examinar o dispositivo, a equipe descobre um organismo extraterrestre microscópico que recebe o nome de código "Andrómeda". Altamente virulento, mata seres vivos e desintegra o plástico, tornando a contenção praticamente impossível. A ameaça extrema no coração desta trama é, naturalmente, a possibilidade de que tal organismo, para o qual não há tratamento, possa escapar do laboratório e destruir toda a vida na Terra.

Lembro-me de sair do cinema extraordinariamente impressionado e abalado com a possibilidade de que tal cenário pudesse se tornar realidade, que um meteorito ou satélite entrando na atmosfera terrestre contivesse um organismo que, uma vez liberado, começaria a se espalhar sem obstáculos e a contaminar todos os seres vivos pelo ar.

Isto é o que temos experimentado coletivamente desde o início da pandemia, um vírus, o SARS-CoV-2, conseguiu se espalhar sem nenhum controle real. Não é de origem extraterrestre (embora alguns teóricos da conspiração argumentem que poderia ter sido produzido em laboratório), mas sua novidade está além de nossas capacidades atuais de tratamento, e estamos reduzidos a adotar estratégias rudimentares para nos proteger. "Pato e cobertura!" Pato e cobertura! Pato e cobertura! Feche as fronteiras! Aeroportos, restaurantes, clínicas, serviços não essenciais... E estamos aprendendo a viver na apreensão: do outro, que percebemos como um vetor potencial, através dos aerossóis gerados pela tosse e espirros; do ar, que ainda temos que respirar para viver; das superfícies, que podem ter sido contaminadas. E quanto mais o tempo passa, mais aceitamos grandes restrições, como se estivéssemos vivendo em uma distopia cuja premissa aceitamos desde o início. A crise se tornou nossa vida diária.

Nesta distopia, o ar que respiramos, a atmosfera em que nos banhamos tornou-se mortal. Como tal, Peter Sloterdijk tem razão ao apontar que uma transformação fundamental ocorreu no início do século 20, durante a Primeira Guerra Mundial, quando o uso de gás mostarda e outros produtos químicos aerossóis transformou a atmosfera, o meio ambiente, em uma ameaça, em uma arma de guerra. A respiração havia se tornado uma fraqueza que podia ser representada e que poderia desempenhar um papel importante no curso da guerra. Tinha nascido o Atmosfoterrorismo, mesmo o motor-terrorismo. Como Sloterdijk aponta, "O século 20 será lembrado como aquele cujo pensamento essencial não era mais o de visar o corpo de um inimigo, mas seu ambiente. Este é o pensamento fundamental do terror, num sentido mais explícito e contemporâneo", onde "além das condições econômicas, são visadas as condições ecológicas e psicossociais da existência humana". (Sloterdijk, 2005: 84).

A pandemia que estamos vivendo também afeta diretamente as condições ecológicas e psicossociais de nossas vidas. O vírus altamente contagioso parece ser um primo próximo destas armas químicas, com base em nossa necessidade de respirar. Ela é transmitida através de nosso ambiente imediato: sprays, gotículas, moléculas suspensas

no ar ou depositadas em superfícies podem nos infectar a qualquer momento. O ar se tornou insalubre, nocivo.

Vivendo a crise no dia-a-dia

Desde que começou, a pandemia tem sido uma crise diária para nós, porque afeta os próprios fundamentos de nossa existência: ar, respiração e as moléculas de oxigênio necessárias para alimentar nossos corpos. No entanto, gostaria de voltar à natureza quase oxímica desta expressão, que descreve muito bem nossa reação ao confinamento: "viver a crise diariamente" é como oferecer o rosto ao sol negro da depressão. Pois, para usar a distinção que era comum na Grécia antiga, a vida cotidiana e a crise se opõem, assim como cronos e kairos se opõem um ao outro.

Chronos é o passar do tempo, ou mesmo o tempo em que nada acontece, este tempo desorganizado, mas necessariamente presente em qualquer experiência de temporalidade. O cotidiano é de fato a atualização deste tempo sem saliência. O cotidiano é o que volta todos os dias, o que é monótono e banal, o que não chama a atenção. Kairos, por outro lado, é o momento da crise, do evento marcante. É o momento em que podemos apreendê-lo, o momento em que os eventos se multiplicam. Em termos narrativos, kairos é o tempo da diegese, o tempo da representação e da narrativa, o tempo da ação e a crise que procura resolver; em contraste, cronos é o tempo da elipse, aquele tempo que não é moldado, mas que precisa ser evacuado da mente por causa de sua banalidade para permitir que o próximo tempo organizado, a próxima crise, seja alcançado.

O confinamento que conhecemos em todo o planeta nos obriga a colocar em tensão estas duas vezes, chronos e kairos. Por um lado, nada está acontecendo, estamos confinados, não vamos mais trabalhar, exceto para aqueles que fazem parte dos serviços essenciais, nossos filhos não vão mais à escola, nosso dever como cidadãos é nos distanciarmos uns dos outros para não encorajar o contágio. Nossa principal ação é a inação. Imobilidade, ociosidade. Por outro lado, estamos em meio a uma crise sanitária, a pandemia nos ameaça a todos, as estatísticas nos são fornecidas todos os dias e mostram os mortos e doentes, a propagação do vírus. As autoridades nos fornecem dados e instruções em reuniões de imprensa. A contenção como resposta à pandemia é o cotidiano como resposta à crise, mas é uma crise que não deixa a vida cotidiana intocada, porque o medo a invadiu.

A crise que enfraquece a vida cotidiana tem importantes efeitos existenciais: ela nos afeta em nossa subjetividade e em nossa relação com o mundo. Também enfraquece nossas sociedades e desconstrói parcialmente suas tecnologias avançadas, destruindo os mecanismos de consumo sobre os quais elas se baseiam. Como você pode ver, está minando nossa infra-estrutura sócio-medical, seja a rede de segurança social importante ou não... Está transformando de forma importante a imagem que temos de nós mesmos.

Nossos anciãos estão em perigo de morte nas casas onde os abrigamos. O espaço deixado para a cultura e a literatura nunca pareceu tão estreito. Estamos pagando de forma importante pela negligência generalizada ligada ao neoliberalismo, um modelo econômico desenfreado desde a queda do Muro de Berlim. Trinta anos depois, a infraestrutura está em decadência e o estado de despreparo para uma crise tão previsível quanto uma pandemia ligada a um vírus que sofreu mutação parece ser uma grave negligência.

Para ocultar este fato, nada é melhor, é claro, do que declarar o estado de emergência e ir para a guerra - contra o coronavírus.

Fazendo guerra contra o vírus

A pandemia está forçando nossos especialistas e nossos governos a adotar um vocabulário bélico, tanto para reafirmar a importância da crise que estamos vivendo quanto para nos convencer da necessidade de agir, em nome do Estado e de sua lei. A lógica é simples e eficaz do ponto de vista retórico: estamos em guerra (os sacrifícios serão grandes), mas venceremos (o jogo valerá a vela).

Deve-se lembrar, no entanto, que existe guerra apenas para fins retóricos. Declarar guerra contra o vírus é como declarar guerra ao terror. Trata-se essencialmente de um abuso de linguagem, de uma manipulação ideológica. Recordemos a chamada "guerra ao terror", declarada por George W. Bush em resposta aos ataques de 11 de setembro de 2001. Era uma guerra sem frente. Sem fim. Uma guerra sem um teatro de operações específico. Foi também uma guerra paradoxal, pois ocorreu no presente, mas sem uma presença. E acima de tudo, foi uma guerra metafórica. Se você pode lutar contra um país, se você pode se envolver em hostilidades contra um exército adversário, você não pode fazer isso contra uma noção. A guerra ao terror, como antes havia a guerra às drogas, são sintagmas fixos que generalizam uma ação bélica, fazendo-a não contra os sujeitos ou seus representantes, mas contra uma emoção ou uma substância.

A guerra contra o Covid-19 é igualmente metafórica. No entanto, isso não impede que nossos governos e o público em geral utilizem essa metáfora para justificar a situação atual, e até mesmo para pedir mais dela. Em 24 de abril de 2020, o general aposentado Roméo Dallaire, que comandou as forças da ONU durante o genocídio em Ruanda, publicou uma carta em *La Presse+* intitulada "Estamos em guerra, falamos em termos de combatentes". Ele esclareceu seus pensamentos por escrito:

O uso desta linguagem, como quadro de referência para nossa experiência atual, pode nos ajudar a compreender sua urgência, importância e operações essenciais. Combate, batalha, luta, guerra, ameaça, inimigo, é uma questão de vida ou morte... Estes termos devem ser usados para permitir que as pessoas entendam a urgência da situação e o engajamento essencial em uma campanha ofensiva. (Dallaire, 2020)

Apesar do imenso respeito que tenho por Roméo Dallaire, ainda resisto ao uso deste vocabulário, que se revela muito facilmente, para explicar a situação atual e justificar decisões autoritárias. Pois a guerra contra o vírus é também uma guerra contra o meio ambiente, a atmosfera, a respiração! É uma guerra contra nossa condição humana e contra a natureza em sua própria complexidade. Tal retórica esconde o fato de que é contra a negligência generalizada de nossos Estados, que durante muito tempo favoreceram o lucro em detrimento do bem coletivo e fizeram da negligência um princípio de boa gestão pública, que devemos nos erguer... Mas preferimos esconder isso de nós mesmos.

*

Eu acreditava ingenuamente que a gripe espanhola havia causado os danos que conhecemos por causa da guerra que ainda estava ocorrendo em 1918, que havia enfraquecido os estados e suas economias. Há todos os motivos para acreditar que nossa situação em 2020 é semelhante à da Primeira Guerra Mundial em termos de despreparo de nossos Estados. Somos tão impotentes quanto há cem anos atrás. No entanto, não estamos diante de um organismo alienígena ou de um ataque terrorista, mas de um vírus. A única diferença desta vez é que não estamos travando uma guerra, nós a declaramos. Adotamos o princípio da guerra. É uma guerra imaginária, uma ficção de raiz pragmática que nos permite reinterpretar nosso mundo à luz de uma luta que devemos perseguir "contra um inimigo impiedoso"... (Dallaire, 2020).

Se esta guerra é imaginária, produzirá, ainda assim, sua parcela de vítimas colaterais, vítimas reais...

em: 05/06/2020.